

Sans toi, Noël n'est rien

par Rosalie Lavigne

Jour 1 :

La neige tombe doucement sur le sol. Chaque flocon qui touche le sol, chaque seconde qui passe, brise un peu plus mon cœur déjà en mille morceaux. Sûrement que les autres familles sont en pyjama, en train de faire leur sapin et de mettre leurs décorations de Noël avec une playlist de Michael Bublé. Mais nous, non. Le deuil nous rattrape... ou en tout cas, il me rattrape, moi.

Je ne peux pas m'empêcher de penser que c'était son mois préféré. Le mois pour lequel elle vivait, sa fête préférée. L'an passé, j'ignorais complètement qu'elle ne serait pas à nos côtés pour Noël cette année. J'ai besoin de me vider le cœur. J'ai besoin d'une feuille et d'un crayon. J'ai besoin d'écrire. De mettre mes émotions sur papier. Je fouille rapidement dans mon sac et j'en sors une feuille blanche. Je prends le premier crayon qui me tombe sous la main et je commence à écrire :

« Maman, comment te dire ? J'ai mal. Très mal. Nous sommes le premier décembre. Je pense à toi, comme tous les jours, mais encore plus aujourd'hui. C'était ton mois préféré. Tu étais tellement contente de sortir le sapin de Noël et les cannes de bonbons. Je m'ennuie de toi. Je m'ennuie de ton excitation le matin du 1er décembre. J'aimerais faire le sapin. Le faire pour toi. Pour que tu sois fière de moi de là-haut, parce que même si tu n'es plus parmi nous, tu as le droit de le voir, ton sapin. Mais je ne sais pas si je vais en avoir la force. Et je veux sincèrement m'excuser si je ne le fais pas. Je sais que je devrais me battre, le faire pour toi, mais c'est la chose la plus difficile que j'ai eu à traverser dans ma vie. Je m'excuse encore une fois. Passe un bon mois de décembre et veille sur nous. Je t'aime.

Léanne »

Le rouge. Sa couleur préférée de tous les temps. L'encre de mon crayon m'a fait penser à elle et m'a donné envie de lui écrire. Je plie la feuille en trois et je la mets dans une enveloppe sur laquelle j'écris : *1er décembre 2025*.

Je dépose la lettre à l'endroit où j'ai rangé toutes celles que je lui ai écrites depuis son décès : dans le tiroir en bas à gauche de mon bureau. Puis je retourne dans mon lit pour pleurer.

Jour 2 :

Ce matin, c'est pire : je tombe sur un souvenir Facebook publié par mon père. Il y a quatre ans. Une photo de mon frère, ma mère et moi dans un pyjama assorti, tasse de chocolat chaud à la main, avec un film de Noël en arrière-plan et le fameux sapin décoré d'ornements rouges. Dans la description, il est écrit : « Eux ❤ ». Mon cœur craque encore une fois. Ouch.

Je prends une feuille blanche, comme hier, et mon stylo rouge, qui est resté exactement à sa place. Je commence à me vider le cœur :

« Le 2 décembre. Je ne sais pas si tu t'en souviens, mais il y a quatre ans, le 2 décembre 2021, c'était pendant la pandémie et nous avions décidé d'écouter un film de Noël en famille pour nous mettre dans l'ambiance. Sur la photo, on voit toi, Étienne et moi, en pyjama assorti. Ça te tenait tellement à cœur que nous ayons tous le même pyjama. Je suppose que papa aussi, derrière la caméra, avait le même. En arrière-plan, on voit le sapin que nous avions monté et décoré la veille. Tu voulais des ornements rouges avec des guirlandes blanches, ton classique. Je me souviens qu'on avait fait le sapin pendant que papa préparait un gros déjeuner, notre tradition du 1er décembre.

Nous étions si petits, dans ce temps-là ! J'avais 10 ans et Étienne en avait 12. Et je me souviens que c'était en période de pandémie. Je crois que nous étions enfermés dans la maison jusqu'à nouvel ordre, alors nous avions fait une fin de semaine « marathon de films de Noël », comme tu aimais tant l'appeler. Je pourrais t'écrire comme ça pendant des heures, mais je veux garder des choses à te dire pour la prochaine fois. Passe un beau 2 décembre, maman. Je t'aime de tout mon cœur.
Léanne »

Je répète la même action qu'hier : aller porter la lettre en sécurité dans le tiroir en bas à gauche de mon bureau.

Hier, j'ai passé toute la journée à pleurer dans ma chambre. Je n'avais pas d'appétit. Aujourd'hui, je n'ai pas envie d'être seule. Je sors de ma chambre et je prends soin de fermer la porte derrière moi. Je prends le corridor qui mène à la chambre d'Étienne, puis je cogne trois coups. Dès qu'il m'ouvre, je vais me réfugier dans ses bras qui m'entourent. Je me sens bien quand je suis comme ça avec lui. Il ne dit rien. Il attend. Il sait que c'est un sujet très sensible pour moi. Même s'il est capable d'en parler un peu plus librement que moi, il sait que j'ai des limites.

Le départ de notre mère nous a beaucoup rapprochés. On se dit tout. Je me confie à lui comme s'il était mon meilleur ami (il l'est). Nous avons toujours eu un lien très fort, mais encore plus maintenant, et je ne sais pas où je serais sans son écoute et son soutien. Nous allons nous allonger dans son lit et je me recroqueville contre lui avant de m'endormir ainsi.

Jour 3 :

Mon alarme me réveille à 7h30. Nous sommes lundi matin. Je n'ai pas envie d'aller à l'école. Encore moins après la fin de semaine et le début du mois de décembre que j'ai eus. Je ne me suis pas remise de mes émotions d'hier et de samedi - et je ne m'en remettrai jamais - mais Étienne a tout de même été mon psy hier. Il m'a écoutée chialer, pleurer et me moucher trop bruyamment.

Je n'ai pas assez de force pour me lever. Encore moins pour me rendre à mon premier cours, l'éducation physique. Depuis le décès de ma mère, en mai, nous nous sommes arrangés avec l'école : je dois faire un effort pour aller à mes cours, parler avec des gens et faire tout le social et les tâches - oui, j'appelle ça des tâches - qui viennent avec. Mais quand je ne suis vraiment pas capable, je m'arrange avec mes profs - qui sont très compréhensifs, heureusement - et je rattrape ensuite.

Dix minutes plus tard, je trouve la force - ou plutôt le courage, parce que je n'ai aucune force - de me lever et me préparer. Je me sens pareille depuis neuf mois : comme un zombie obligé d'avancer malgré tout. Avant l'accident, je me levais tôt et me couchais tard. Maintenant, non seulement j'ai perdu ma joie de vivre, mais j'ai énormément de difficulté à sortir du lit. J'utilise toute mon énergie juste pour ça.

J'ai terminé ma journée de peine et de misère. J'aurais très bien pu décider de partir au dîner, mais je n'étais pas prête à affronter la montagne de travail que ça aurait créé.

Je suis donc restée. Est-ce que j'ai écouté mon dernier cours, le français ? Non, pas vraiment. Mais ce n'est pas grave : j'ai toujours été bonne en français.

J'attends Étienne à son casier puis nous repartons à pied vers la maison. Je lui raconte ma journée : mon cours d'éducation physique, mon cours de culture et citoyenneté québécoise, mon cours d'histoire et mon cours de français. Encore une fois, il m'écoute avec patience. Quand j'ai terminé, il me raconte à son tour sa journée, qui semble mille fois plus intéressante que la mienne.

Quand j'entre dans la maison, je vais me réfugier dans ma chambre, je ferme la porte... et je m'effondre.

Je prends une feuille et un crayon et je laisse ma main écrire :

« Maman. Depuis ton départ, je ne me reconnaiss plus. Il manque une partie de moi. La plus importante : toi. J'ai eu de la difficulté en éducation physique aujourd'hui. Quand ma prof a prononcé le nom de ton sport, une vague de souvenirs m'a frappée : les matchs, les tournois, les pratiques. Je n'étais pas en état de jouer au basketball. Je ne pensais pas qu'on allait faire ça aujourd'hui. Je sais que tu n'es peut-être pas fière de moi d'avoir laissé les souvenirs me déstabiliser, mais je n'ai pas pu faire autrement. Je m'excuse. J'essaierai de faire mieux, un jour. Je t'aime. Bon 3 décembre.

Léanne »

Jour 4 :

« Maman, aujourd'hui a été un vrai copié-collé d'hier. Je ne voulais pas aller à l'école et je me suis convaincue de rester jusqu'à la dernière période. Je suis contente, parce que je n'aurai pas de travail à rattraper.

Mais aujourd'hui, j'ai réalisé quelque chose : il manque une tradition entière à notre mois de décembre. Nous n'avons pas notre calendrier de l'avent habituel. Je ne sais pas comment tu réagirais si tu voyais qu'on n'a fait aucune tradition cette année. Peut-être qu'on en fera de nouvelles un jour... mais pour l'instant, c'est trop difficile.

Papa nous a acheté un calendrier de chocolats, mais ce n'est pas pareil. Rien n'égale les jeux en famille, les pâtisseries maison, les "bons pour une soirée cinéma" que tu glissais dans les petites cases.

Je suis pleine de regrets. Je regrette de ne pas avoir plus profité. De ne pas toujours avoir été gentille. De ne pas t'avoir assez dit merci.

Tu me manques un peu plus chaque jour. Je t'aime.

Léanne »

Jour 5 :

La neige craque sous mes pieds. Les trottoirs sont recouverts d'une fine couche blanche, parfaite pour faire des bonshommes de neige, comme ma mère aimait tant en faire.

Pour la première fois depuis des semaines, j'ai décidé d'aller lui faire un petit coucou. J'ai pris les lettres dans le tiroir en bas à gauche de mon bureau et je les ai glissées dans mon sac.

Ça me prend toute ma force pour me rendre au cimetière, même s'il n'est qu'à cinq minutes de marche.

Quand j'arrive à la tombe de ma mère, je m'effondre.

Je prends les lettres et je commence à les lire à voix haute. Je veux qu'elle m'entende. Je veux qu'elle sache que tout ce que j'écris, c'est vrai, c'est sincère.

Je lis trois phrases, puis ma voix se brise. Je dois arrêter. Je recommence. J'arrête encore. Je tremble. Je laisse les émotions sortir, parce que je ne suis pas capable de les retenir.

Et j'enchaîne ainsi jusqu'à ce que les quatre lettres soient lues.

Quand je rentre à la maison, l'odeur du macaroni au fromage me fait sourire malgré tout. Mon père sait que c'est mon repas préféré. Je le remercie doucement.

Après le souper, je suis vidée. Je prends une feuille et j'écris :

« Je suis venue te voir aujourd'hui. Je ne sais pas si tu m'as entendue, mais je tenais à te l'écrire. Passe une belle fin de soirée. Je t'aime.

Léanne »

Jour 6 :

Le conducteur du camion 18 roues devant nous perd le contrôle. Il glisse, zigzague et je sens tout d'un coup la peur monter en moi. Ses roues dérapent. Dans notre direction. Mon cœur bat de plus en plus vite, mes mains deviennent moites et j'essaie de me convaincre de garder les yeux sur la route.

Mon regard croise celui, apeuré, de ma mère, assise du côté passager. Je vois sa réaction au ralenti : ses yeux qui s'agrandissent, son corps qui se plaque au siège, sa peau qui pâlit.

Je crispe les doigts sur le volant pour me préparer au choc qui aura lieu dans quelques secondes. Mon corps est tendu, je ne respire plus, je me concentre seulement sur l'impact qui s'en vient. Je panique. Je ne sais pas quoi faire pour éviter l'accident.

Le crissement des pneus en arrière m'indique qu'il ne reste que quelques millisecondes avant le choc. La voiture vibre, les klaxons résonnent dans mes oreilles. Je ferme les yeux et... boom. Je croise une dernière fois le regard de ma mère puis tout bascule. Le bruit est assourdissant, tout se mélange, tout devient flou.

Je jette un regard rapide à ma droite. Rien. Personne. C'est le noir total. Je tremble en réalisant que ma mère n'est plus à mes côtés. Je panique. Je me sens vide.

Une douleur aiguë parcourt mon corps entier. Je ne peux plus bouger. Je suis prise. J'ai l'impression d'être prisonnière. Ma respiration devient difficile. J'entends des sirènes, très loin.

Mes yeux se ferment, des points blancs apparaissent, des images reviennent. Et puis...

BLACK-OUT

Je me réveille en sursaut. Je tremble. Je pleure. Je suis en panique. Je cherche mon air. J'ai chaud. J'ai froid. Qu'est-ce qui vient de se passer ? Je ne peux pas rester toute seule comme ça. Je sors de ma chambre puis je vais cogner à la porte de mon frère. Il m'ouvre quelques secondes plus tard :

— Lé ? Ça ne va pas ?

Je vais me réfugier dans ses bras réconfortants et je continue à pleurer.

Après un (trop) long moment, je me calme. Je commence :

— Je crois que j'ai fait un cauchemar. Je conduisais et maman était du côté passager. Il y avait un camion devant nous qui a perdu le contrôle. Après, tout est noir. J'ai eu peur. Maman était là.

Puis j'éclate encore en sanglots. Il me serre un peu plus fort contre lui puis je m'endors dans ses bras.

Quand je me réveille, quelques heures plus tard, je suis dans le lit de mon frère, mais seule. Je me lève, déboussolée, puis je vais chercher mon téléphone pour regarder l'heure : 12 h.

12 h ??? C'est tard ! Je n'irai pas à l'école aujourd'hui, on dirait. J'ai un nouveau message de mon frère :

« Je ne voulais pas te réveiller. Reste à la maison aujourd'hui pour te reposer. Papa a averti l'école. Appelle-moi si tu as besoin de quelque chose. »

Je me rends à la cuisine pour me prendre un verre d'eau puis je remarque que mon père m'a laissé une note qui dit exactement la même chose que le message de mon frère.

Je prends une feuille et un crayon et je laisse l'encre glisser sur le papier :

« Cette nuit, j'ai fait un cauchemar. Nous étions en auto ensemble quand le conducteur du camion rouge devant nous a perdu le contrôle. C'était moi qui conduisais. Je ne sais pas pourquoi. Je n'ai jamais conduit de ma vie. Nous avons foncé dans le camion, car je ne pouvais rien faire. Après, je me souviens avoir tourné la tête et tu n'étais plus là. À la fin, c'est complètement noir dans ma tête. »

Jour 7 :

Ce matin, je me réveille et je me sens bizarre. Bizarre, mais positivement. Pour la première fois depuis plusieurs mois, j'ai envie (même si *envie* est un grand mot) de sortir de la maison. D'aller à l'école, de voir mes amies, de vivre une vie normale, comme tout le monde.

Je sors de ma chambre pour aller faire ma routine, le sourire aux lèvres. Étienne le remarque :

- Joyeuse ce matin ? Ça fait du bien de te voir sourire, Lé !
- Oui, j'ai envie de voir mes amies et d'aller à l'école.
- QUOI ?? Pour vrai ? Wow, je suis vraiment content !
- Ouin, j'ai l'impression que mon cauchemar d'hier m'a fait réaliser qu'on n'a qu'une vie à vivre !
- Oui. D'ailleurs, j'aimerais que t'en parles à quelqu'un, de ce cauchemar. C'est traumatisant et il faut en parler, Léanne. Je comprends que c'est un sujet sensible, mais la santé mentale, c'est important.

Étienne ne m'appelle jamais avec mon nom complet. Entendre *Léanne* sortir de sa bouche me fait un choc. J'avoue que ça me ferait peut-être du bien d'en parler. Je n'ai pas encore vraiment fait de cauchemar depuis l'accident, mais il ne faudrait pas que ça commence non plus. Je n'ai pas la capacité émotionnelle pour gérer ça en plus de tout le reste.

En route vers l'école, mes quelques phrases échangées avec Étienne ce matin me trottent dans la tête. Je ne sais pas pourquoi, pourtant ce matin, j'étais joyeuse, heureuse de vivre, pour une fois depuis trop longtemps. Et il a gâché ça. Il sait que c'est rare. Pourquoi m'en avoir parlé ce matin, de mon cauchemar ? Il aurait pu choisir un autre jour, ou du moins un autre moment. Il a bien vu ma bonne humeur.

La journée passe plus vite qu'à l'habitude. Je m'amuse avec mes amies, nous parlons, nous rions, nous nous partageons des potins et je me sens plus que bien. J'ai l'impression de revivre.

De retour à la maison, Étienne ne me parle pas. Il m'ignore. Je ne fais pas exprès pour lui parler, mais là c'est trop. Je suis tannée de faire semblant qu'il n'y a rien qui me dérange. Nous ne nous sommes pas chicanés depuis que notre

mère est décédée, et même si je sais que ce n'est pas une chicane, je me sens mal par rapport à la situation. J'ai besoin de lui parler. Je vais cogner à sa porte :

— Oui ?

— C'est moi, je peux entrer ?

— Ok...

Quelques minutes plus tard, nous sommes réconciliés. Étienne m'a expliqué que ce n'est pas sa meilleure journée et que, même s'il n'en parle pas, le deuil le rattrape, tout comme moi. Je le comprends. Moi aussi, dans les mauvaises journées, je n'ai pas le goût de faire la conversation.

Jour 8 :

« Maman, ça fait deux nuits que je fais des cauchemars par rapport à l'accident. Je ne sais pas trop quoi penser de ça. Je sais que je te l'ai déjà écrit, mais c'est moi qui conduis. Dans mes cauchemars, ton décès est de ma faute. Celle de personne d'autre. Et ça me brise encore plus de l'intérieur de me dire que, si on avait été quelques années plus tard, ça aurait pu être moi, au volant. Moi, la responsable de l'accident, même si en réalité, c'est le chauffeur du camion.

Aussi, je n'arrête pas d'avoir des flashbacks comme si j'étais toi. Je ne sais pas où j'ai pris ces images-là. Encore une fois, je me répète, mais j'aimerais vraiment faire le sapin : je n'ai juste pas la force ni la capacité émotionnelle.

Passe une belle journée de neige, de là-haut. Je t'aime.

Léanne »

Jour 9 :

La boîte du sapin sortie, je prends toute la force que je n'ai pas pour monter le sapin. Pas le sapin. SON sapin. Le sapin de ma mère. Elle avait tant de plaisir à le sortir de sa boîte, mais pour moi, c'est une dure épreuve. J'ai besoin de le faire pour elle. Elle mérite au moins ça.

Une fois qu'Étienne m'a aidée à sortir le sapin artificiel de sa boîte et que je l'ai monté et écarté les branches, je suis prête à mettre les décos rouges. Je commence par les guirlandes blanches. Puis, boule par boule, j'installe les

décorations. Je prends aussi soin de disperser les ornements “spéciaux” pour ne pas qu’ils soient tous dans le même coin. Cette épreuve dure toute la journée, mais je l’ai fait. Et je sais que maman est fière de moi. Quand j’ai terminé, je vais lui écrire :

« Je l’ai fait. J’ai pris mon courage à deux mains et je l’ai fait. En partie pour toi, mais aussi parce que j’en avais besoin. J’avais besoin de ce souvenir. J’avais besoin de te sentir près de moi, pas seulement de penser à toi plus de 24 heures sur 24. Tout le temps. Mais même si je pense à toi à l’infini, tu vas toujours me manquer. Ta présence rassurante quand j’ai de gros examens, ton soutien quotidien, tes bons repas, tout. Et je sais que je te le dis souvent, mais je veux que tu le comprennes : tu auras toujours ta place dans mon cœur, peu importe ce qui arrive, et tu me manqueras à jamais. J’espère au moins que tu vois le sapin et que tu es fière. Mais peut-être aussi que tu te dis : *c'est juste faire un sapin.* Ou peut-être que tu aimerais me dire : *je ne comprends pas pourquoi tu ne voulais pas le faire, c'est facile.* Je comprends, mais non. Ce n’est pas facile. Je ne connais pas ta façon de penser, de là-haut, mais je te le dis : perdre un être cher aussi proche, c’est la pire chose qui peut arriver. La pire douleur. Je t’aime. Passe une belle journée.

Léanne »

Jour 10 :

Hier, en rangeant les décorations, je suis tombée sur l’ornement que maman accrochait toujours en dernier : un ange rouge que son père lui avait offert. C’était celui qu’elle posait en dernier, mais aussi celui qu’elle enlevait en premier pour ne pas prendre de risques de le briser. C’était un objet très important pour elle. Mon grand-père est décédé d’un cancer il y a quelques années. Sa mort n’a pas été facile, autant pour elle que pour nous. Nous avons vécu la même chose, elle et nous. Mais moi, c’est arrivé plusieurs années plus tôt.

Bizarrement, mettre la main sur cet ange m’a fait sourire. Il m’a fait sourire tout en pensant à ma mère pour la première fois depuis plusieurs mois. Je ne sais pas si je me sens mal d’avoir souri en pensant à ma mère. Je pense que non. Mais peut-être un peu, au fond. Je ne sais pas pourquoi. C’est ma mère. Elle devrait toujours me faire sourire. Mais je me rends compte que depuis 9 mois, elle me

fait pleurer au lieu de me faire rire et sourire. Et c'est normal, c'est correct, mais je me questionne : pourquoi je m'empêcherais de sourire en pensant à elle ? Je ne sais pas. Et je ne sais pas si je vais le savoir un jour, non plus.

Je prends une feuille et un crayon, et dès que je commence à écrire, je sens ma main peser plus fort qu'à l'habitude : une force incontrôlable sort de moi. Des mots incontrôlables se dessinent sur le papier :

« Léanne. Je suis fière de toi. Tu as passé à travers les 9 premiers jours de décembre. Ça n'a pas toujours été facile. Mais tu l'as fait. Tu t'es battue. Et tu peux en être fière. »

Jour 11 :

Je sors de la classe de français 30 secondes après la cloche et les corridors sont déjà remplis d'élèves. Le trafic habituel de la pause du matin. Il y a des locaux qui sont très mal positionnés pour le trafic, et c'est tombé que la classe de français en fait partie. J'essaye de me frayer un chemin parmi les 500 élèves qui prennent la même cage d'escaliers en même temps. Je sens tout à coup la panique m'envahir. Je fais quoi ? Ma respiration s'accélère. Je regarde autour de moi. Aucun visage familier. Impossible de retourner en arrière : je suis prise dans ce bouchon. J'essaye de prendre de grandes respirations pour me calmer mais c'est impossible : il y a trop de monde ici pour moi. Le cœur qui bat à toute allure et les mains moites, je tremble comme une feuille. Mais qu'est-ce qui se passe ? Plus j'essaye de me calmer, plus je panique. Plus je réalise que je ne pourrai pas sortir de ce bouchon avant quelques minutes, plus je panique. C'est définitif : je dois sortir d'ici au plus vite. Je jette un dernier regard autour de moi et mon regard effrayé croise celui d'Étienne, qui vient aussitôt poser sa main sur mon épaule. Sa présence me rassure.

Une fois sortie du bouchon, je suis Étienne, qui m'amène au banc le plus proche. Des larmes coulent sur mes joues, mes tremblements continuent et mon cœur se calme tranquillement. Je m'assois et mon frère fait de même. Il commence :

- Qu'est-ce qui s'est passé ?
- J... je ne sais pas trop... j... je me suis sentie envahie tout d'un coup. Il y avait trop de monde en même temps.
- Je pense que tu as fait une crise de panique. Veux-tu retourner te reposer à la

maison ? Je pense que c'est mieux.

— Ok.

— Tu veux que je vienne avec toi ? me demande-t-il.

— Non, je pense que je vais être correcte. Mais merci. On se voit ce soir ?

— Oui, me répond-il.

La première chose que je fais en arrivant à la maison, c'est d'aller dans ma chambre et commencer à écrire avec l'encre rouge :

« Maman, je n'avais jamais fait de crise de panique avant. Et je crois que c'est ce qui vient d'arriver. Je n'en suis pas sûre. C'est Étienne qui m'a dit ça et je trouve que ça fait du sens. Je sortais de mon cours de français puis il y avait tellement de monde autour de moi que je me suis vite sentie envahie par tout le monde. J'avais de la difficulté à respirer, je tremblais et je ne savais pas quoi faire. J'ai regardé autour de moi et j'ai croisé le regard d'Étienne, qui a vu mon regard pas habituel. Il est venu me rejoindre et m'a sortie de là. Je pense que ça aurait pris une minute de plus et ça aurait dérapé. Ça ne m'avait jamais fait ça. Je sais que ce qui a déclenché cette crise, ce sont les gens autour de moi, mais je n'ai pas de pourquoi. Bref, je voulais juste te donner des nouvelles. J'espère que tu es bien et que tu veilles sur papa, Étienne et moi. Je t'aime.

Léanne »

Même rituel qu'à l'habitude : je mets la lettre dans une enveloppe, j'écris la date sur le dessus puis je la dépose dans le tiroir en bas à gauche de mon bureau.

Jour 12 :

Nous marchons silencieusement. Après le souper, Étienne m'a proposé d'aller marcher. Il m'a dit qu'il avait besoin d'air et qu'il voulait me parler. Il veut sûrement me parler de ma crise de panique d'hier. Il va probablement me dire qu'il faudrait que j'aille voir un psychologue et bla bla bla. Mais ce qu'il ne sait pas et ce qu'il ne comprend pas, c'est que je n'ai pas besoin d'aller voir un psychologue. Ou j'en ai besoin et je ne veux pas le savoir ni l'entendre. Parce que ça serait un signe de faiblesse, selon moi. Je regarde devant moi. Nous marchons quand même lentement. Les mains dans les poches, les mots pour lui demander de quoi il veut me parler me brûlent la langue et je ne sais pas pourquoi je ne lui demande pas. Je me concentre seulement à mettre un pied devant l'autre et à avancer dans le paysage blanc, tout droit sorti d'un film.

À peine quelques minutes plus tard, mon frère prend la parole :

— Tu sais, le départ de maman m'a fait et me fait encore beaucoup de peine. J'essaye de me montrer fort pour toi, de ne pas pleurer devant toi mais ça n'a pas toujours été facile. L'autre jour, j'essayais de penser à pourquoi je ne voulais pas pleurer devant toi, pourquoi je ne voulais pas te montrer mes émotions.

Puis...

Il marque une pause.

— ... ma réponse a été : parce que je ne veux pas me montrer faible. Pis, plus j'y pense, plus je me dis que toi, quand tu pleures, quand tu me montres tes vraies émotions, je ne trouve pas que c'est un signe de faiblesse, au contraire. Ce qui m'a amené à me demander pourquoi je pense que si je te montre mes vraies émotions et que je pleure devant toi, tu trouverais que c'est un signe de faiblesse ? Et je n'avais pas de réponse. Parce que justement, il n'y en a pas. Et c'est là que je m'en veux. Dans les derniers mois, tu t'es montrée 100 % vulnérable avec moi. Et je m'en veux de ne pas avoir fait pareil. Je me disais que quand tu venais me parler, c'était pour te libérer de tes émotions, et à chaque fois, je me disais mentalement : « elle est déjà assez fragile comme ça, je ne vais pas commencer à l'embêter avec mes problèmes ». Puis j'y ai beaucoup pensé dans les derniers jours et j'en ai conclu que ce n'était peut-être pas 100 % clair que je ne communiquais pas mes émotions, car à chaque fois, je t'écoutais, je te rassurais, mais je ne te parlais jamais de moi. Et j'en ai conclu que tu mérites, toi aussi, que je me confie à toi. Tu mérites de me voir vulnérable comme je t'ai vue vulnérable.

Il arrête de marcher. Je fais de même.

Il continue :

— J'ai passé des nuits à pleurer, à me taper sur la tête d'avoir laissé maman aller faire sa commission toute seule, de ne pas y être allé avec elle. Et même si je faisais de mon mieux pour être un bon frère, patient avec toi et pour t'écouter, je trouvais ça difficile. Difficile pour moi mais aussi pour mon cœur de grand frère. Je trouve ça difficile de te voir avoir autant de peine. J'aimerais pouvoir prendre toute ta douleur, toute ta peine, mais je ne peux pas, et je me sens impuissant face à ça.

Les larmes coulent sur ses joues, comme sur les miennes.

— Arrête de dire ça. Tu n'es pas impuissant. Tu es juste un humain normal. Non, pas normal : le meilleur des humains. Et c'est normal, tu n'es pas un super héros non plus. Et ce n'est pas de ta faute, ce qui est arrivé à maman.

— Je sais, et j'essaye de penser comme ça, mais c'est très difficile.

— Tu peux tout me dire. Je vais t'écouter. Tu m'as écoutée pendant tellement d'heures, tu as le droit, toi aussi. Pis je ne vais pas te juger si tu pleures, tu es juste humain. Et arrête de dire que tu ne veux pas m'embêter avec tes problèmes : tu ne m'embêtes jamais. Ça va juste me faire du bien d'entendre quelqu'un d'autre me parler de ses problèmes.

Il plonge son regard dans mes yeux.

— Merci, Lé.

— Ce n'est rien, c'est mon travail de petite sœur, je réponds.

Nous nous faisons un câlin, puis nous recommençons à marcher.

Jour 13:

Aujourd'hui, la journée a passé plus vite qu'à l'habitude. Quand j'arrive à la maison puis que je retrouve mon crayon et mes feuilles, je commence à écrire à propos d'hier, puisque je n'ai pas eu le temps :

« Hier, Étienne m'a demandé d'aller marcher et il m'a dit qu'il avait quelque chose à me dire. J'ai accepté, inquiète de ce qu'il allait me dire. Au début, je pensais qu'il voulait me parler de ma crise de panique de l'autre fois. Mais non. Il a commencé par me dire qu'il avait beaucoup de peine par rapport à ton décès. Ensuite, il m'a dit qu'il passe souvent des nuits blanches à pleurer, à penser à toi et surtout à se taper sur la tête de ne pas avoir été avec toi à ta commission. Il m'a confié qu'il ne se montrait pas 100 % vulnérable avec moi, comme moi je le fais avec lui. Il m'a aussi dit que quand je lui parlais, quand je pleurais devant lui, il faisait exprès, il se retenait pour ne pas pleurer devant moi. Il avait peur que ce soit un signe de faiblesse, pour moi, mais majoritairement pour lui. Il m'a aussi avoué que c'était difficile, de me voir avoir autant de peine. Il m'a dit que ça brisait son cœur de grand frère de me voir comme ça et que s'il pouvait, il prendrait toute ma douleur et toute ma peine pour lui. Et je te dis ça parce que je le sais, que tu aimerais nous voir comme ça, Étienne et moi. Avec un lien aussi fort. Nous n'avons jamais été aussi proches. Je t'aime. On t'aime.

Léanne ».

Jour 14 :

« Tu as eu ton accident le 28 février dernier. Et je me suis dit que tu mérites de savoir ce qui s'est vraiment passé cette journée-là. Tu étais seule à la maison avec Étienne : c'était votre journée mère-fils. Dans l'après-midi, tu as décidé d'aller faire une petite commission rapidement. Étienne est resté à la maison. Je ne sais pas trop pourquoi. Lui non plus, il ne sait pas pourquoi.

Tu as pris ton auto et tu as commencé à rouler vers le magasin. Sur l'autoroute, tu roulais derrière un camion rouge, un dix-huit roues. Je sais tout ça parce que les policiers me l'ont expliqué à de nombreuses reprises et m'ont montré les images des caméras de surveillance aux alentours, aussi.

À un moment donné, le camion rouge a ralenti — graduellement, mais trop brusquement pour que tu puisses réagir à temps. Ton auto est entrée en collision à l'arrière du véhicule et les coussins gonflables n'ont pas été assez efficaces pour te protéger entièrement. Quelqu'un a appelé les secours et, quand l'ambulance est arrivée, ils t'ont sortie de l'auto : tu étais inconsciente. Ils t'ont conduite à l'hôpital le plus proche, mais le choc avait été trop important : tes chances de survie étaient très faibles.

L'hôpital a appelé papa, et quand nous sommes arrivés une vingtaine de minutes plus tard, le médecin nous a rencontrés dans une petite salle qui sentait trop l'hôpital pour moi. C'est là que j'ai commencé à stresser. Il nous a annoncé la nouvelle et je me suis effondrée au sol. Je n'étais plus capable de me relever, plus capable de parler, et je tremblais comme une feuille.

Le personnel de l'hôpital m'a aidée à m'asseoir sur une chaise. Il m'a fallu plusieurs heures avant de réussir à exprimer que je voulais te voir. Au début, papa a refusé, mais j'ai insisté. Une dame nous a conduits, Étienne et moi, jusqu'à une salle dont je ne veux plus me souvenir. Elle nous a demandé une dernière fois si nous étions sûrs de vouloir te voir une dernière fois, en nous avertissant que ce serait difficile. Je m'en fichais : je voulais juste te dire adieu.

Nous avons acquiescé, et elle a ouvert la porte. Dans la salle se trouvait une civière recouverte d'un drap blanc. Elle nous a laissés seuls, mais elle est restée tout près, puisque papa n'avait pas voulu nous suivre.

Étienne me soutenait, son bras sous le mien, quand il a soulevé doucement le drap. J'ai senti mes jambes lâcher tout le poids qu'elles portaient. Les larmes coulaient abondamment sur mes joues. C'était dur, extrêmement dur, mais je voulais te dire au revoir. Je t'ai serré la main, je t'ai donné un dernier bisou, puis j'ai demandé à Étienne de remettre le drap.

Je suis sortie de la salle, dévastée d'avoir dû te dire adieu. Étienne, lui, est resté quelques minutes de plus. Quand il est ressorti, ses yeux étaient rouges, même s'il ne pleurait plus.

Quand nous sommes revenus à la maison, tout le monde est allé dans sa chambre. Moi, je n'en suis pas sortie pendant les trois jours qui ont suivi. Trois jours sans manger. Cette journée restera un cauchemar pour toujours, même si elle fait maintenant partie de moi. »

Jour 15 :

Je mets mes dernières lettres à ma mère dans mon sac puis je vais mettre mes chaussures. Étienne m'a proposé d'aller voir maman au cimetière. Il n'y est pas allé souvent depuis les funérailles. Il doit y être allé quatre fois, tout au plus. Nous marchons vers le cimetière, silencieusement. Nous arrivons et nous nous rendons à la tombe de maman. Nous nous mettons côte à côte puis j'annonce à Étienne :

- Je lui écris. Souvent. Quand je vis quelque chose de difficile, je lui écris une lettre.

Je sors les lettres de mon sac puis j'en tends une à mon frère.

- J'aime ça venir les lui lire.

Il ouvre la première lettre que je lui ai donnée, la survole, puis m'annonce, les yeux dans l'eau mais brillants :

- Wow.

Il commence à lire la lettre du 1er décembre. Même si je l'ai déjà lue ici, je le laisse faire. Chaque mot qui sort de sa bouche me brise et me répare un peu plus le cœur en même temps.

Nous enchaînons les autres lettres, une à une, chacun notre tour. Nous pleurons, nous parlons à maman, nous lui montrons notre lien, qu'elle aurait tant aimé voir. Remarquant que la neige qui tombe est de la neige à bonhomme, ce qu'elle

aimait tant faire avec nous, nous lui en faisons un, vite fait, avant de retourner à la maison.

Une fois de retour à la maison, je vais dans ma chambre chercher deux feuilles puis deux crayons rouges que j'apporte dans la chambre de mon frère. Je lui tends un crayon et une feuille. Je commence à écrire. Il me questionne :

- J'écris quoi ?

- Ce que tu veux ! Ce n'est pas obligé d'être pour maman, prends les premiers mots qui te viennent en tête.

Quelques minutes plus tard, nous avons terminé d'écrire. Étienne me lit sa lettre et je fais de même avec la mienne. J'écris toujours à maman après être allée la voir. Je veux qu'elle le sache. Je la lui lirai à ma prochaine visite.

Un peu plus tard, je vais chercher toutes les lettres que j'ai écrites depuis le décès de notre mère puis nous les lisons, une à une.

Jour 16:

« Je sais que je n'ai pas été beaucoup présente pour vous dans les derniers temps. Quand j'étais là, je n'étais pas 100 % là non plus. Et je m'en excuse. Je me sens mal. Je me sens mal parce que vous, vous avez été là pour moi. Vous m'avez aidée à me relever quand j'étais au plus bas. Vous m'avez sauvée de la noyade.

Et moi, depuis 9 mois, je ne suis pas là. Pas là pour vous soutenir. Pas là dans vos soirées de filles. Pas là pour répandre des rumeurs dans l'école, comme nous aimions tant faire. Pas là, tout court.

Merci de me laisser du temps, j'apprécie. Vous êtes les meilleures amies du monde. Vous n'auriez pas pu mieux faire. Je vous aime.

Léanne »

Jour 17:

Ce matin, j'arrive plus tôt à l'école. Je veux avoir le temps de faire le ménage de mon casier avant le début de la journée. Dans les derniers mois, je ne faisais pas exprès pour rester à l'école, quand ce n'était pas nécessaire, alors je ne lui ai pas donné beaucoup d'amour. J'ai aussi apporté des choses pour organiser et décorer un peu, c'est plus motivant quand il y a des décorations. Je monte les

Marches et je me rends à mon casier. Je passe par la cafétéria où je vais m'acheter un biscuit avoine et chocolat. Avant, c'était mon petit classique : j'allais m'en chercher un tous les lundis matin. Je déverrouille mon cadenas et j'ouvre la porte en métal. Je pose mon sac et mon lunch dedans et je garde mon autre sac avec mes rangements et décorations avec moi. Je l'ouvre puis j'en sors un miroir, un mini tableau effaçable, puis une étagère pour mes cahiers.

Je place les décorations et les rangements puis je sors de mon sac à dos une photo. Dessus, moi et ma mère, à Noël, devant le sapin. Je prends un aimant et je l'accroche. Je recule légèrement pour observer l'intérieur de ma porte de casier. C'est beau. Comme ça, ma mère sera toujours avec moi.

Alors que je m'apprête à fermer la porte de mon casier, un garçon que je ne connais pas s'approche de moi. Il a des cheveux bruns, des yeux bleus et il porte un coton ouaté noir avec des jeans. Une fois rendu devant moi, il me salue puis commence :

- C'est toi, Léanne ?

- Oui... On se connaît ? je lui demande, trouvant son visage familier.

- Non. Ben, moi, je te connais un peu, mais je ne crois pas que tu me connais. On ne s'est jamais parlé. Je m'appelle Jérémy.

Devant mes yeux interrogateurs, il m'explique :

- C'est Alyson qui m'a parlé de toi. Tu viens ? J'ai un endroit à te montrer.

Je ferme la porte de mon casier et verrouille mon cadenas.

- Ok.

Je le suis puis il m'emmène dans un endroit dont j'ignorais l'existence. C'est comme une vieille bibliothèque. La pièce est sombre. Les bibliothèques contiennent de vieux livres du sol au plafond. Ça sent la poussière.

- Tu es sûr qu'on a le droit d'être ici ?

- Non. Mais il n'y a pas de caméras. Il n'y a pas de danger.

Il continue à marcher quelques secondes et va s'asseoir contre un mur, dans le fond de la bibliothèque, entre deux étagères. Je fais comme lui.

- Je suis souvent venu ici. Ma mère aussi est décédée.

Alors qu'il prononce ces mots, mes yeux se remplissent d'eau.

- Je trouvais ça difficile de voir des gens, autant le matin que pendant les pauses et sur l'heure du dîner, alors je me réfugiais ici. Je faisais mes devoirs ici, je pleurais ici, je mangeais ici.

- Oh...

- Maintenant, ça va mieux. Mais quand Alyson m'a parlé de toi, j'ai tout de suite fait un lien entre nos deux histoires.

- Comment as-tu connu Alyson ?

- On est dans la même classe en anglais et on est assis à côté. Toi aussi, tu dois me trouver bizarre, j'arrive comme ça, sans rien te dire ! termine-t-il en riant. On passe plusieurs minutes à parler et à rire. Je fais beaucoup de liens entre nos deux histoires.

La première cloche nous interrompt et nous partons chacun de notre côté pour aller en cours.

Le soir, quand j'arrive chez moi, je vais dans ma chambre pour écrire :

« J'ai rencontré quelqu'un qui a la même histoire que nous. Ou presque. Lui aussi, sa mère est décédée. Je me sens comprise avec lui. Il s'appelle Jérémy et il est drôle et super gentil. Je t'aime.

Léanne. »

Jour 18 :

« La chose dont je m'ennuie le plus, ce sont nos après-midis de ski en famille. Ces moments nous permettaient de nous rapprocher. C'était ce qui illuminait ma fin de semaine, quand nous allions faire les pentes. Souvent, on se séparait : on faisait les filles ensemble et les gars ensemble. C'était notre moment de qualité à nous deux, mère-fille. Je ne sais pas si tu t'en souviens, mais à chaque fois que nous prenions les télésièges, j'avais peur et je me tenais fort sur les barreaux pour être sûre de ne pas tomber, même si c'est quasi impossible. Aussi, je ne le disais pas, mais mon moment préféré, au ski, c'était le chocolat chaud aux guimauves de la fin, quand il commençait à faire noir et que nous entrions pour nous réchauffer. Je ne suis pas retournée skier depuis ton départ. Je pourrais peut-être demander à Étienne. Ça me ferait du bien. Ça nous ferait du bien. »

Je mets le bouchon sur mon stylo et je vais porter la lettre avec les autres.

Jour 19 :

Le lendemain matin, je propose à Étienne d'aller skier après l'école. Au début, l'idée ne l'allume pas, mais j'arrive à le convaincre. C'est la dernière journée d'école avant les vacances. J'ai hâte. J'ai peur.

Arrivés au centre de ski, et après avoir déposé nos skis sur les supports, nous entrons dans la bâtisse en bois rond pour aller nous habiller chaudement, puisqu'il fait quand même froid aujourd'hui. Une fois bien habillés et chaussés, nous sortons à l'extérieur pour aller acheter nos billets pour la soirée.

Nous commençons par une piste facile parce que ça fait longtemps que nous avons skié. Je vois Étienne sourire pendant la descente, ce qui me fait sourire aussi.

On enchaîne les pistes et le temps passe à une vitesse folle. Il passe tellement vite qu'il est déjà 22 h, heure de fermeture des pistes le mercredi.

Nous entrons dans la bâtisse puis nous allons commander deux chocolats chauds, pour emporter, pour suivre nos habitudes. La madame nous les sert puis nous nous rendons à l'auto où nous mettons le chauffage au maximum avec les bancs chauffants.

- Merci d'être venu avec moi, dis-je à mon frère qui sirote sa boisson chaude, sourire léger aux lèvres.
- Merci à toi d'avoir insisté. Ça m'a fait du bien.
- Moi aussi. Faudrait prendre des passes et venir plus souvent.
- Tu as totalement raison. Veux-tu passer voir maman au cimetière ?
- Ok, bonne idée.

Nous bouclons nos ceintures puis nous prenons la route.

Vingt minutes plus tard, nous arrivons au cimetière. Nous débarquons de l'auto, chocolat chaud à la main, puis nous allons à la tombe de notre mère. Nous nous asseyons par terre.

- On revient de skier. C'était le fun. Je m'ennuyais de cette sensation-là, je commence.
- Moi aussi. Tu me manques. Je m'ennuyais de nos après-midis de ski, continue Étienne.

Nous restons là pendant un bon vingt-cinq minutes, puis nous retournons à la maison par la suite.

Il est 23 h quand nous arrivons. Nous allons nous coucher, exténués. Je ne prends même pas le temps d'écrire une lettre.

Jour 20:

Ce matin, je me réveille plus tôt qu'à l'habitude. Je me sentais mal hier, de m'endormir sans écrire de lettre alors je le fais ce matin, à la place :

« Hier, j'ai proposé à Étienne d'aller skier. Ça nous a fait du bien. Ça nous a permis de décrocher un peu. Après, nous sommes allés te voir, chocolat chaud à la main. Ce matin, c'est le début des vacances de Noël. D'habitude, tu étais tellement contente le premier matin de nos vacances. Nous buvions un chocolat chaud et après, nous allions finaliser l'achat des cadeaux de Noël. Mon moment préféré était quand on emballait les cadeaux. J'aimais tellement ça ! Choisir le papier parfait pour le cadeau, pour la personne. Avec le petit ruban et le chou. Pendant qu'on faisait ça, on mettait, bien évidemment, de la musique de Noël. Sans Michael Bublé dans mes oreilles, ce n'était pas le même jeu. Les autres années, j'aimais tellement ça donner les cadeaux ! J'aimais plus en donner qu'en recevoir. Mais cette année, je n'ai rien acheté. Je ne sais pas si c'est le cas pour papa aussi. Bref, Noël arrive à grands pas et plus les heures passent, plus je me rends compte que sans toi, Noël n'est rien. Je t'aime.

Léanne »

Jour 21:

Je ne sais pas comment. Je ne sais plus comment faire. J'aimerais tourner la page. Passer à autre chose. Mettre un point à mon deuil. Mais ce serait comme oublier maman. Comme l'abandonner. Et ça, je n'en serais pas capable.

« Je t'aime. »

Jour 22 :

« Funérailles. J'ai l'impression que ça sonne pour quelqu'un de vieux. Pas pour une jeune comme toi qui avait encore une grosse partie de sa vie devant elle. Tes

funérailles, je ne sais pas trop quoi en penser. Je suis mitigée. C'était la pire journée de ma vie mais en même temps la plus belle. Je ne sais pas pourquoi. Je suis capable de te nommer plein de points plus ou moins négatifs mais pas vraiment de points positifs. Mais dans mon cœur, j'ai l'impression que c'était quand même une belle journée. La journée où nous aurions dû tourner la page. Du moins, selon moi. Mais ce n'est pas ce que j'ai fait. Je me suis levée tôt ce matin-là. Je voulais avoir le temps de bien m'habiller et me maquiller légèrement (ce qui était une mauvaise idée, car j'ai beaucoup pleuré, donc mon maquillage a coulé). En arrivant là-bas, avant tout le monde, j'ai eu le temps de faire le tour du salon funéraire. Mais j'ai surtout eu le temps de te voir (ou devrais-je dire de voir tes cendres ?), ce qui a été ma première épreuve de la journée. Quand les gens sont arrivés et qu'ils ont commencé à nous donner leurs sympathies, ça a été ma deuxième épreuve de la journée. J'avais une vague d'émotions mélangées à des frissons et des larmes à chaque fois que quelqu'un me serrait la main en prononçant les mots : *mes sympathies*.

Un peu plus tard, j'étais assise dans la première rangée de la salle de cérémonie. Papa a été le premier à parler. Son discours a duré une éternité en même temps qu'il est passé comme un éclair. Quand il a terminé, Étienne m'a serrée fort dans ses bras et je me suis aventurée à l'avant, feuille de papier où j'avais écrit ce que je voulais dire à la main. Troisième épreuve de la journée. Autant j'avais envie de rire, autant j'avais envie de me réfugier dans les bras rassurants d'Étienne et de ne pas me réveiller. Chaque mot que je prononçais me ramenait un peu plus à ma douleur de la journée de l'accident.

Après ça, plusieurs autres personnes, comme Étienne, ont pris la parole. Je pleurais tout le long mais j'ai tout de même un peu ri puisqu'il y avait des discours drôles, je dois l'avouer. Étienne a été mon pilier cette journée-là. Sans lui, je n'aurais pas passé au travers.

Après, il y a eu le buffet, qui a encore une fois été une épreuve. Alors cette journée est belle, mais en même temps, c'est la pire journée de ma vie, remplie d'épreuves et d'obstacles.

P.-S. : Noël arrive bientôt.

Je t'aime.

Léanne. »

Jour 23 :

Demain, c'est notre classique réveillon de Noël chez ma tante Sophie et mon oncle Antoine. Ça ne sera pas pareil que les autres années, je le sens. Mais je vais essayer de passer une belle soirée quand même. Même si maman n'est pas là, je pense que je peux la mettre de côté quelques heures. Ou même, je n'ai pas besoin de la mettre de côté pour la soirée, ça peut simplement être de penser à elle positivement. Est-ce que je serai capable ? Je ne sais pas. On va voir demain.

Ce qui me stresse aussi, c'est de voir mes tantes et mes oncles avec mes cousins. Je ne les ai pas vraiment revus depuis les funérailles. Je ne sais pas comment ils sont maintenant. Peut-être que ça ne leur a rien fait ? Cette pensée me brise le cœur. Est-ce que c'est vraiment ça ? Les gens autour de nous qui connaissaient maman ont déjà tourné la page ? « Déjà » est peut-être un grand mot. J'avoue que ça fait quand même 9 mois. Mais juste penser que ces gens-là continuent leur vie comme avant, comme si de rien n'était, même s'il en manque un gros bout. Ma mère.

C'est triste de penser comme ça. Et si c'est juste à moi que ça prend autant de temps ? Une notification me sort de mes pensées. C'est Jérémy. Il a commencé à me suivre sur Instagram. Et il m'a envoyé un message :

« Bon réveillon demain. Un conseil : essaie de passer une belle soirée, ce sera ton seul 25 décembre qui se passera comme ça. Tu es forte et capable, je le sais.

Jay »

Son message me fait sourire. Je ferme mon téléphone puis je regarde par la fenêtre. Quand mon regard se pose sur le paysage, la neige commence à tomber de plus en plus fort. Aucun doute : c'est un signe de maman.

Jour 24 :

« Le 24 décembre. La veille de ta journée préférée de l'année. J'ai vu ton signe hier. Je ne sais pas ce qu'il voulait dire, mais je l'ai vu. Je suis allée te voir ce matin. Je me suis réveillée tôt alors j'en ai profité. Je vais devoir y aller, car je

dois me préparer pour le réveillon. On va aller à la messe de minuit, pour ne pas gâcher la tradition. Je sais que tu es fière de moi. Et aussi, ce soir, je ne vais pas t'oublier, mais je vais penser à toi positivement. Ça va être une belle soirée. J'espère que tu as quelqu'un avec qui passer le réveillon, même si tu es dans le ciel. Bon réveillon, maman.

Je t'aime.

Léanne »

Il manque juste un peu de mascara et je suis prête pour la soirée. Tantôt, j'ai vu papa mettre des cadeaux dans l'auto. J'ignore pour qui ils sont, mais il y a des cadeaux. Même si je sais que ce n'est pas important, les cadeaux, maman avait le pouvoir de gâter tout le monde à Noël. C'était comme la Mère Noël. Il y avait toujours des cadeaux à ne plus finir.

Nous arrivons dans cinq minutes. Je suis stressée. Stressée de voir tout le monde. Mais je me suis fait la promesse de ne pas penser à maman négativement ce soir. Je vais essayer. Non. Je ne vais pas essayer. Je vais le faire. Je vais le faire et je vais passer une belle soirée. Je vais penser à elle, surtout à la messe de minuit. Ça fait partie de notre tradition : nous allons à la messe. C'est de ma mère qu'elle vient, cette tradition. Et c'est pour ça qu'on y va.

Quand nous nous stationnons, je sens mon cellulaire vibrer dans la poche de mon manteau. J'y jette un regard rapide, et le message que je vois me fait sourire. Le genre de sourire bête qui ne s'efface pas de tes lèvres. C'est Jérémy :

« Tu es bonne, tu es forte, tu es capable. Passe une belle soirée. Tu m'appelleras si tu as besoin de parler.

Jérémy »

Je prends le temps de lui envoyer un « merci » puis je sors de l'auto, mon sourire toujours scotché à mes lèvres.

La soirée passe à la vitesse de l'éclair. Je ris, je parle, je joue avec mes cousins et je ne vois pas le temps passer. Étienne m'envoie un sourire heureux, de temps en temps, et ça me fait sourire encore plus. Je ne vais pas cacher que le message de Jérémy m'a aidée. C'est vraiment un bon gars. Je me vois à travers lui.

Jour 25:

Le 25 décembre. La journée préférée de tout temps de ma mère. Je me réveille et je me sens bien. Hier, ça m'a fait du bien de penser à autre chose, sans pour autant oublier maman. Nous avons terminé la soirée à la messe et ça a été le plus beau moment des derniers mois. Pour la première fois, j'ai pleuré. Pas de tristesse, mais de joie, de fierté. Et je sais qu'elle est aussi fière de moi. De comment j'ai évolué. De comment j'ai changé. Au cours des 24 derniers jours, j'ai tellement évolué, tellement changé. Et ça me rend vraiment très fière.

« Nous sommes le 25 décembre. Je veux te souhaiter un Joyeux Noël, ton premier là-haut. Hier, nous avons passé une super belle soirée. Je me suis retrouvée, je me suis sentie bien. Et je veux te dire que c'est décidé : je tourne la page. Je suis prête pour le prochain chapitre. Bye, maman. Je t'aime de tout mon cœur. Et même si je tourne la page, je ne t'oublierai jamais. Encore une fois, je t'aime. Léanne. »

Alors, c'est décidé : je tourne officiellement la page. Tout ça, c'est terminé. C'est du passé. La page est tournée et je suis prête pour le prochain chapitre, pour ma nouvelle vie qui m'attend depuis trop longtemps.